



n'co
ROMAN

Le prophète de Gaïa

Yann Quero

Yann Quero

Le prophète de Gaïa

Roman

Table des matières

L'auteur	1
Chapitre 1	2
Chapitre 2	8
Chapitre 3	12
Chapitre 4	22
Chapitre 5	33
Chapitre 6	38
Chapitre 7	44
Chapitre 8	51
Chapitre 9	56
Chapitre 10	64
Chapitre 11	68
Chapitre 12	75
Chapitre 13	80
Chapitre 14	88
Chapitre 15	96
Chapitre 16	105
Chapitre 17	109
Chapitre 18	114
Chapitre 19	124
Post-scriptum	128

L'auteur

Yann Quero est un écrivain, essayiste et poète français. Passionné par l'environnement, les mythologies et l'histoire, il a publié huit romans, ainsi que de nombreux textes de fiction ou sur la littérature, parus dans des journaux ou revues tels que *Libération*, *Solaris*, *Lunatique*, *Etherval*, *Galaxies*, *Les Vagabonds du Rêve...*

Yann Quero a aussi coordonné six anthologies de nouvelles et des numéros spéciaux de *Galaxies* et *Géante Rouge* sur de grands sujets de société. Il est également l'auteur de pièces de théâtre et de poèmes, dont certains ont été traduits en anglais, en espagnol, en indonésien, en malais, en polonais et en roumain.

Chapitre 1

Gaïa/Maya, ces deux noms se superposaient désormais de manière inextricable dans l'esprit de John, au point qu'il ne savait plus vraiment ce qui relevait du souvenir ou de l'imaginaire, du vécu ou du rêve, du regret ou du fantasmé. Ces deux noms constituaient en tout cas des sésames pour lui qui avait voulu se battre pour la planète, à en devenir peut-être complètement fou, ou à finir possédé par une divinité qui le manipulait. Difficile de ne pas penser avoir sombré dans la démence quand vous pensez entendre Gaïa, l'âme de la Terre vous parler directement. Et encore plus difficile de ne pas se croire timbré quand on se met à envisager de lui obéir, sans savoir si ça ne va pas provoquer la pire des catastrophes ?

Maya, en tout cas, il était à peu près sûr de l'avoir côtoyée, des années auparavant, même si ce n'était pas forcément son véritable nom. Leur rencontre s'était produite de manière tout à fait inattendue, comme dans un mauvais roman pour ados attardés, lors de l'été de son seizième anniversaire. Une touffeur quasi-tropicale imprégnait l'air en cette fin août, lorsque ses grands-parents l'avaient amené à la gare de Menton pour qu'il remonte sur Paris. Il s'en souvenait encore, car le choc avait été foudroyant en sortant de la Land Rover trop climatisée de son grand-père.

Jonathan Pontchartrain venait de passer deux mois de

farniente en vase clos, dans la magnifique propriété des parents de son père. Malgré l'érudition brillante de son grand-père, la gentillesse maladroitement attentionnée de sa grand-mère, l'atmosphère feutrée de la vieille demeure d'été familiale l'avait profondément oppressé, sans qu'il ne parvienne à expliquer pourquoi. Même la légèreté du doigté pianistique des *Gymnopédies* d'Érik Satie et la poésie musicale envoûtante du *Prélude à l'après-midi d'un faune*, qui l'enthousiasmaient tant autrefois ne parvenaient plus à le détendre.

Comme à l'accoutumée, il aurait normalement dû revenir en avion, mais une grève des contrôleurs aériens avait inopinément cloué tous les vols sur le tarmac des aéroports français. Ses parents comme ses grands-parents avaient bien sûr pesté contre les syndicats et leurs revendications, mais cela n'avait rien changé. La rentrée scolaire se profilait à moins d'une semaine. L'année de Première S était si cruciale aux yeux de ses géniteurs qu'ils s'étaient résolus à laisser Jonathan prendre le train seul, en dépit des multiples risques que, dans leur paranoïa bourgeoise, ils envisageaient pour un jeune homme de bonne famille. Pour combler le tableau, tous les TGV étaient pris d'assaut. Ses parents avaient donc dû accepter l'idée que leur fils voyage à bord d'un vieux tortillard à compartiments reliant en une longue nuit la Côte d'Azur à la capitale. Et encore, il ne restait que des couchettes en seconde classe !

Quel soulagement pour Jonathan lorsque le wagon s'était mis en branle. Le mouvement avait créé une illusion de fraîcheur, mais surtout l'extrémité du quai avait englouti ses trop larmoyants grands-parents. Pour la première fois de sa courte existence, il venait de souffrir de l'excès d'affection des vieux Pontchartrain. Tel était en effet le patronyme qu'ils lui avaient transmis par génération interposée, et qui commençait à lui peser autant que son vrai prénom.

Le prénom de « Jonathan » lui était venu en horreur. Il peinait à comprendre pourquoi et se disait que cela provenait

peut-être du fait que son père, grand chrétien devant l'Éternel, disait qu'il lui avait été inspiré par le personnage du fils de Saül dans l'*Ancien Testament*. En forme de modeste contestation, celui de *John* s'était imposé à lui en découvrant un reportage à la télé quelques semaines auparavant. Ses grands-parents l'avaient laissé seul dans le salon. L'émission avait débuté par des films d'archives montrant John Lennon, tête pensante des Beatles, ce curieux Anglais aux lunettes rondes assassiné à quarante ans. Une citation inscrite sur l'écran plasma panoramique l'avait alors frappé dans sa triste ironie : « *Si tout le monde demandait la paix au lieu d'un autre poste de télévision, alors il y aurait la paix* ». Puis la bande-son s'était mise à dévider paroles et accords de « *Lucy in the Sky with Diamonds* » et sa grand-mère était arrivée affolée :

— Jonathan, éteins-moi cette musique de sauvages. Tu ne rends pas compte, tu vas t'abîmer les tympans.

Sur ces mots, elle avait changé de chaîne pour mettre un programme animalier plus plaisant à son goût. Jonathan n'avait rien osé dire. Pourtant, les images entrevues et la citation l'avaient interpellé. C'est ainsi que le prénom de John avait marqué son esprit, même s'il ne devait l'employer que plus tard, en rencontrant Maya justement.

Dans le train ce jour-là, du haut de ses seize ans, Jonathan commença à réaliser qu'il avait envie d'autres choses, d'aventure, de liberté, de grands espaces... alors que le cercle familial projetait sur lui une carrière dans la haute administration, ou bien la réussite économique dans les affaires, avec au bout du chemin une confortable retraite dans un intérieur bourgeois. Jusqu'alors, Jonathan avait sans doute été trop obéissant ou trop malléable pour s'y opposer, mais en cet après-midi moite, il osa retirer le blazer et le foulard que sa grand-mère l'avait exhorté à ne pas quitter afin de ne pas attraper froid. Comble de la révolte, il avait poussé son envie d'opposition jusqu'à

s'asseoir par terre dans le couloir et à braver le regard courroucé des autres passagers.

C'est dans cette position et cet état d'esprit qu'il avait vu monter Maya en gare de Marseille. La jeune fille s'engouffra dans le wagon en une bouffée de patchouli accompagnée de l'éclosion d'une ample robe indienne aux tons violacés, que surmontait un visage maigre entouré d'une crinière léonine de cheveux châtons. Se frayant un laborieux passage au cœur de la masse des autres passagers et des valises dressées en travers de son chemin, elle s'était approchée de lui, posant sa corolle de cotonnade à quelques centimètres de son pantalon, et lui avait demandé comme s'ils se connaissaient depuis des années :

— Salut. Tu veux pas garder ma guitare ? J'ai une de ces envies de pisser...

Jonathan avait bredouillé un vague assentiment. Elle y avait répondu par un sourire, larguant sans ménagement un sac kaki délavé et un vieil instrument dont les cordes gémirent en un accord approximatif. Puis, elle se précipita vers l'extrémité du compartiment.

Cette fille devait être sensiblement plus âgée que lui, mais pas tant que ça, peut-être un peu plus de vingt ans. À ses yeux, elle représentait le prototype de celles dont sa famille ne l'aurait pour rien au monde laissé approcher. Les réflexions automatiques de ses parents résonnaient contre les parois intérieures de son crâne : une hippie, peut-être droguée, en tout cas sans avenir...

Pourtant, subitement, il s'était senti investi de la mission la plus déterminante de sa vie, bien plus que lorsque l'aumônier du lycée lui avait demandé de tenir le calice au cours de la messe de fin d'année : garder les affaires de cette fille... Jonathan se serait battu plutôt que de laisser quelqu'un s'en approcher. Rationnellement, cette attitude pouvait tout à fait s'expliquer par un premier émoi amoureux, c'est d'ailleurs ainsi

qu'il s'efforça de l'analyser par la suite, même s'il ne fut pas capable d'écarter complètement l'idée d'un signe du destin.

— Merci, t'es super sympa, lui glissa-t-elle en revenant et en s'asseyant près de lui, à même la moquette du couloir parsemé de marques de vieux chewing-gums.

— Moi, c'est *Maya*, et toi, tu t'appelles comment ?

En la percevant si naturelle, si à l'aise, Jonathan avait soudain eu honte de ce qu'il était, de son blazer bleu marine, de sa valise de marque rangée à quelques mètres de là dans le compartiment, de sa vie étroitement confortable. Son prénom même le faisait rougir en raison de son caractère vieillot. Alors il avait menti, se donnant celui par lequel il serait connu par la suite :

— Je m'appelle John...

Les détails du reste du voyage s'étaient fondu depuis en un magma global d'impressions aussi émouvantes qu'évanescentes. Ce dont il était certain en tout cas, c'est qu'ils avaient passé une nuit blanche à discuter, assis l'un près de l'autre, baignés de senteurs patchoulis, dans ce train qui roulait vers la capitale, halo de lumière cahotant dans une sourde obscurité. Maya était passionnée d'écologie. Elle égrenait à l'envi des noms allant des inconnus pour lui : Minamata, Seveso, Torrey Canyon, Erika... aux trop célèbres Bhopal, Tchernobyl ou Fukushima... Elle rageait et pestait contre la folie des hommes. John écoutait, pris dans le filet de la séduction et de la découverte d'un monde largement inexploré, que sa famille très fièrement progressiste s'était bien gardée d'évoquer, ou alors seulement pour en minimiser l'importance, ou pour moquer ceux qui s'y engageaient.

Ses certitudes, caractéristiques des enfants des promoteurs d'une science triomphante, vacillèrent. Pour faire bonne figure, John s'était efforcé de lui donner la réplique, tout en étant conscient de n'être guère à la hauteur. Il avait atteint le

comble de la confusion honteuse lorsqu'il avait essayé d'argumenter à propos des problèmes de délocalisation industrielle en se référant à la lecture d'un article du *Figaro*, que son grand-père lui avait montré deux jours auparavant. Le regard réprobateur de la jeune fille l'avait laissé bredouillant comme un idiot quand il avait réalisé que ce journal devait être le comble de la propagande pour elle. Mais Maya aimait convaincre et lui ne demandait que cela. Alors leurs échanges avaient continué.

Une aube grise s'était levée sur la région parisienne à travers les vitres du wagon, sans que John ne ressente la moindre fatigue. Avec cette fille, il serait allé au bout du monde. D'ailleurs, il venait de prendre la résolution folle de la suivre, attendant juste le bon moment pour le lui proposer. Lorsque le train s'immobilisa, Maya sortit un livre de son sac et le lui tendit. Sur la couverture, la planète Terre dans les tons bleu-vert flottait sur un fond jaune avec comme titre : *L'hypothèse Gaïa*.

À cet instant crucial, deux événements se télescopèrent en une déchirure atroce. Le premier aurait pu être minime ou obtenir rapidement une explication. John remarqua en effet un nom qu'il n'eut pas le temps d'achever de lire sur le sac kaki de la fille : Gladys P... Mais avant qu'il ait eu le temps de comprendre ou de lui demander, un deuxième abîme s'ouvrit sous ses pieds. Une voix flûtée transperça ses tympan en un cri suraigu :

— Jonathan! *Surprise*. Nous sommes venus te chercher.

Dans le couloir, Anne-Flore, sa petite sœur de dix ans, se précipita dans ses bras tandis que John/Jonathan apercevait la silhouette de ses parents se profiler dans l'encadrement du couloir du wagon. L'air lui manqua. Il dut s'adosser à la cloison, autant pour encaisser le choc du bond de sa sœur que pour résister au tsunami d'idées et de sentiments contradictoires qui submergeait son esprit. Quand il eut enfin recouvré ses sens, Maya avait disparu.



**proposez
vos manuscrits,**
vous êtes forcément
n'compatible...

des collections
originales
au service de la
liberté de ton



Raconter sur tous les tons...
polars, sf, fantastique,
biographies, témoignages, etc.



Réinventer le roman de gare...
Une collection spécifique
pour les amateurs d'histoires
courtes.



Se laisser guider...
Une collection de nouvelles
et un concours 2 fois par an.

www.nco-editions.fr

Le prophète de Gaïa
Yann Quero
Version gratuite - Ne peut être vendu

Image de couverture : JYG

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.



© n'co éditions
3, rue de la Charité - 38200 Vienne
nco-editions.fr